



# Faire de Bruxelles un verger

Imaginez une capitale où poussent, dans les parcs et au milieu des rues, des griottes qui sucent la gueuze, de petites poires à la peau dorée ou des pommes croquantes... Le projet ARBRES veut remettre l'arbre fruitier au cœur de la ville. Pour ne pas perdre des variétés menacées, pour adapter la végétation urbaine aux dérèglements climatiques et offrir fruits et espaces verts aux habitants.

SOPHIE MIGNON

**M**archer en ville, tendre la main, cueillir un fruit et le croquer... Ce geste, fantasme d'une ville comestible, nourricière, d'une ville oasis, on peut déjà le faire à Bruxelles. « Il y en a plus qu'on ne le pense, des fruitiers ici », même s'ils sont parfois non comestibles, souligne Simon De Muynck, coordinateur du Centre pour l'écologie urbaine (CEU). Du sureau, des cerisiers, comme dans le quartier de Homborch ou au Kawberg à Uccle, des pommiers, des châtaigniers, des pruniers...

Mais des fruitiers urbains, on en sait très peu, en réalité. voire rien. D'où l'idée d'une recherche collaborative menée conjointement par les communes d'Uccle et de Forest, avec Bruxelles Environnement, le Centre d'écologie urbaine et l'association écologique Velt ainsi que par les citoyens usagers des futurs espaces d'expérimentation. Subsidé par Innoviris, le projet ARBRES, pour Arboriculture régionale bruxelloise pour une Résilience éco-systémique et solidaire, a pour objectif de réfléchir et de tester différentes possibilités d'exploitation de fruitiers en ville. Tout ça dans un contexte de dérèglements climatiques.

Des dérèglements dont l'impact est grandissant sur les arbres et végétaux de la capitale. Au printemps 2019, Bruxelles Environnement avertit la commune de Forest : les hêtres plantés six mois plus tôt au parc Duden sont quasi morts, ils doivent être abattus. « Nous avons eu besoin de comprendre ce qu'il se passait », rapporte Alain Mugabo (Ecolo), échevin de la Ville verte à Forest. « Et nous avons donc cherché à mieux gérer notre patrimoine arboré mais aussi à outiller et former nos espaces verts. On s'est aussi rendu compte que sans un cadre de recherche dans lequel on peut tester des choses, il est difficile de prendre des risques. On ne peut pas jouer avec l'argent public... »

Même constat à Uccle où la commune a dû remplacer 200 arbres l'année dernière, sur 13.000 plantés le long des routes, parce qu'ils n'avaient pas survécu

la première année. « Il y a des difficultés d'arrosage quand il fait très chaud », remarque Maëlle De Brouwer (Ecolo), échevine de l'Environnement et des Espaces verts. « Il faut planter autre chose qui demande moins d'eau, et autrement. »

Le problème, c'est qu'il n'existe aucun recensement exhaustif de ce qui est planté dans les rues et les parcs bruxellois, regrette Simon De Muynck. « Et on ne sait même pas pourquoi ces choix-là ont été posés », ajoute Alain Mugabo, dont la commune est en train de réaliser une cartographie des essences présentes sur son territoire. « Il y a une part de sensibilité et de subjectivité. » Contraintes du marché public, simple souci esthétique ou affinités du responsable des espaces verts ? Comme ces palmiers plantés dans des bacs rue Vanderkindere à Uccle « qui crevaient petit à petit », remarque Maëlle De Brouwer. Pourtant, l'arbre a un grand rôle à jouer dans les villes.

« C'est incompréhensible que si peu de gens se soient penchés sur l'arbre en tant qu'outil de résilience territoriale », s'exclame Simon De Muynck. « Un arbre retient les eaux, ralentit les pluies, apporte de l'oxygène, refroidit les villes, offre un habitat aux oiseaux, attire les pollinisateurs. » Il est aussi moins sensible que les légumes-feuilles aux polluants du sol que sont

les hydrocarbures et métaux lourds.

## A qui appartient la pomme ?

Du coup, ARBRES veut redonner une place de choix au fruitier à Bruxelles. L'idée n'est pas ici de faire de la capitale une ville autosuffisante en fruits, ce qui est impossible – « Historiquement, la campagne a toujours nourri la ville » – mais bien d'en tirer tous les bénéfices face aux défis climatiques, d'en faire des pourvoyeurs d'écosystème et d'explorer le rôle de l'arbre fruitier dans la résilience du système alimentaire bruxellois.

À Uccle, ARBRES s'implantera en voirie pour déminéraliser l'espace public, renforcer le maillage vert et ainsi lutter contre les îlots de chaleur. La commune étudiera l'usage de l'arbre fruitier comme bien commun. « Comment les

gens vivent, utilisent, ressentent les arbres », explique Maëlle De Brouwer. « Ici, au parc du Chat, les gens ramassent les cerises tombées par terre, parce que les fruits sont hauts. On peut imaginer de transformer les fruits en un produit qui peut être repartagé. » Comme de la confiture, par exemple. Car, si une ville est comestible, à qui appartient-elle ? Un habitant peut-il récolter tous les fruits disponibles pour lui seul ? Dans ce cadre, Uccle souhaite créer un réseau de collecte, de production et de distribution des fruits, surtout dans les quartiers comptant de nombreux logements sociaux.

Comme dans la cité du Homborch, où l'avenue des Faons et l'avenue des Belettes sont plantées d'arbres fruitiers productifs, des pommiers principalement, mais dont personne ne cueille les fruits. La co-expérimentation avec les citoyens portera sur l'espace et le choix des essences, mais aussi l'entretien des arbres et le transfert d'un savoir-faire, et visera à surmonter les divers freins psychologiques que représente l'arbre fruitier, comme la saleté et les potentiels dégâts. « Il faut la bonne espèce, la bonne variété au bon endroit », commente Marc Lateur, directeur de l'unité biodiversité du Centre wallon de Recherches agronomiques (CRA-W). « Il faut être prudent avec les fruitiers en rue : cela peut engendrer des accidents, des chutes quand le sol devient glissant, causer des dégâts aux voitures ou attirer des guêpes si les fruits ne sont pas récoltés. Imaginez une pomme de 200 grammes prête à tomber ou un prunier qui peut vite faire des centaines de kilos de prunes... »

A Forest, le projet s'emparera des espaces résidentiels. « Il y a beaucoup de petits espaces qui n'ont pas vraiment de statut dans la commune », observe Alain Mugabo. « Avec la pandémie, le besoin de créer des espaces verts, un maillage ludique, s'est accru. » Dans ces zones, la commune veut explorer la diversité de variétés et d'espèces fruitières adaptées au climat bruxellois et penser son territoire en tant que verger exploratoire,

voire conservatoire si certaines venaient à disparaître. Le but est, à terme, d'outiller les communes bruxelloises pour faire des choix par rapport à la place du fruitier dans l'espace public. « Il y a là une volonté de planter beaucoup d'espèces adaptées aux changements climatiques », précise Simon De Muynck. « D'après les modèles les plus gentils du

Giec (Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat, NDLR), le climat bruxellois sera similaire à celui de Bordeaux ou de l'Italie en 2050. » A Metz, en Lorraine, on plante désormais comme à Marseille, remarque Alain Mugabo.

ARBRES s'intéressera donc à des espèces exotiques méconnues sous nos latitudes mais aussi à des espèces historiques et patrimoniales en cours de disparition. Car la capitale, et avec elle le Brabant, a ses variétés bien à elle, d'après Marc Lateur : la Jefke's peer ou la Beurré Chaboceau de Ninove, petite poire bronzée, juteuse et sucrée, la griotte de Schaerbeek, cerise qui sucre la gueuze Kriek ou encore la Reinette Hernaut, pomme rouge et croquante découverte au siècle passé, « sans doute dans un dépôt près d'Anderlecht », rapporte Marc Lateur.

Seront sélectionnées celles qui présentent un potentiel nutritionnel important et constituent donc des leviers à la sécurité alimentaire mais aussi celles qui seront les mieux adaptées aux contraintes du milieu urbain, aux sécheresses à répétition, pluies torrentielles et gels printaniers. « Il s'agit d'intégrer le fruitier là où on ne l'attendrait pas, de manière dispersée à l'échelle du territoire mais avec une capacité de réponse en cas de 'choc', d'en faire aussi une réserve alimentaire et une base de données génétique », résume Simon De Muynck.

Une ville frugale et conviviale où on plante, sélectionne, gère ensemble, de manière durable – en veillant notamment à l'usage et la récupération de l'eau –, une ville qui devient un espace nourricier résilient à travers une production décentralisée, relocalisée et maillée. Une ville oasis.

**ARBRES veut explorer le rôle de l'arbre fruitier dans la résilience du système alimentaire bruxellois.**

© MATHIEU GOLINVAUX / LE SOIR

## En Wallonie, on veille à la sauvegarde du patrimoine fruitier

« Depuis une quarantaine d'années, nous répertorions les variétés des jardins et des vergers pour les sauver », explique Marc Lateur, directeur de l'unité biodiversité et amélioration des plantes et forêts du Centre wallon de Recherches agronomiques (CRA-W). « Tous les cent ans, il faut renouveler les hautes tiges, et tous les 25 ans, les basses tiges. Il faut que quelqu'un y pense, sinon l'arbre meurt. » Le CRA-W a développé des vergers conservatoires où on compte plus de 1.200 variétés et sous-types de variétés anciennes de pommes, mille de poires, 350 de prunes, 200 de cerises, 70 de pêches et 80 de raisins. Ces variétés sont évaluées dans des vergers sans aucun traitement afin d'identifier les variétés les plus tolérantes aux maladies.

Et depuis 1985, le centre wallon réinsère les variétés les plus méritantes dans le commerce sous l'appellation Variétés RGF-Gembloux (pour ressources génétiques Gembloux) accompagnée d'une charte Certifruit. « On a créé une filière où on a identifié des variétés anciennes qui avaient pour la plupart disparu, des variétés suffisamment robustes et résistantes aux maladies pour qu'elles puissent être cultivées sans traitement », ajoute Marc Lateur. Car à une époque, ce qui se vendait le plus, c'était des variétés comme la Cox orange, la Golden ou la Jonathan qui présentaient souvent des maladies et que les gens finissaient par traiter dans leur jardin. Pour éviter l'usage de pesticides à la maison, le centre sélectionne les arbres les plus robustes, les plus tolérants face aux maladies mais aussi une diversité et une originalité d'arômes et d'usages.

Sans ce travail de conservation, certaines variétés seraient perdues. Comme le constate Simon De Muynck, coordinateur du Centre pour l'écologie urbaine (CEU), 95 % des vergers du Brabant flamand sont alloués aux pommiers et aux poiriers et 84 % des poiriers sont de la variété Conference. « Ce manque de diversité est inquiétant tant en termes de maintien d'un patrimoine génétique qu'en termes de résilience et d'adaptation d'une monoculture face à l'introduction de pathogènes ou changements climatiques. » S.O.M.



*Avec la pandémie, le besoin de créer des espaces verts, un maillage ludique, s'est accru*

Alain Mugabo



*Il y a une volonté de planter beaucoup d'espèces adaptées aux changements climatiques*

Simon De Muynck

